

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un lieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr. 3
Six mois.....	3 fr. 3
Trois mois.....	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

La Rédaction
à SILVAIRE

L'Administration
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr. 3
Six mois.....	4 fr. 3
Trois mois.....	2 fr. 3

CALOMNIE PARLEMENTAIRE**Bluff de la Guerre Sociale**
Erreur de la Bataille Syndicaliste

ASSEZ DE BLUFF

Les politiciens de la G. S.

Cette fois, la Guerre Sociale est allée trop loin. Si ses lecteurs ne le lui font pas savoir, c'est qu'ils seront dignes d'être assimilés à ceux de la Patrie ou du Petit Journal.

Il ne suffit plus, en effet, que Hervé ait retourné sa veste une bonne demi-douzaine de fois. (Si l'expression vous semble trop forte, reportez-vous, je vous prie, au Travailleur Socialiste qui a également Hervé pour leader ; vous y verrez, dans un numéro de février dernier, l'attitude du Hervé d'alors, qualifiée de « volte-face pyramidale ».) Il ne suffit plus même d'avoir procédé à des exécutions (sur lesquelles le dernier mot n'est pas dit, il s'en faut !) de manière à atteindre en plein cœur l'agitation révolutionnaire, au moment où elle serait le plus nécessaire (songez à Caillaux et aux lois scélérates) et cela par simple réclamisme journalistique. Il faut maintenant que la G. S. amorce, insidieusement, la plus infamante accusation contre Ricordeau, un des meilleurs militants des terrassiers, la corporation qui a le plus fait pour cette même G. S. ! Quant aux preuves, pas l'ombre d'une !

Et voyez ce que c'est que l'habitude du bluff. Une longue note annonce, à grand tapage, une sensationnelle découverte du S. S. R. Ce S. S. R., tout de même ! En découvre-t-il des pot-aux-roses ! Hélas, pauvres nigauds qui avez cru à la puissance mystérieuse des bluf-feurs : il n'y avait rien dans le casque de Mangin. Ce que savait le S. S. R., une douzaine de militants de la C. G. T. le savaient aussi — ces propos de Palais-Bourbeux — et c'est sur l'indiscrétion de Pouget que reposait tout ce tapage !

Et bien, nous disons que toutes ces volte-face, toutes ces manœuvres réclamistes sont le fait de politiciens. De politiciens qui ne visent pas à l'assiette au beurre, si vous voulez, mais qui n'en sont pas moins dangereux pour cela, nous l'établirons.

Après avoir été longtemps de cœur avec les rédacteurs de la G. S., devant leurs successifs changements de tactique, il nous a bien fallu nous séparer catégoriquement d'eux ; nous avons dit à vingt reprises ; nous n'y reviendrons pas pour le moment. Malheureusement nous avons été à peu près seuls à le faire, depuis près de deux ans. Encore nous heurtions-nous, chaque fois, à la malveillance de certains esprits, qui osaient taxer

nos justes critiques de jalouse et de querelle de boutique !

Que nous importait et que nous importe aujourd'hui ? Le seul souci de la propagande nous a liés — provisoirement — au Libertaire. Aucun intérêt matériel ne nous y retient. Nous prouverons, quand on le voudra, que son secrétaire actuel n'a pas coûté un centime au journal. Mais il faudra bien que justice nous soit rendue. Nous y aiderons nous-mêmes si besoin est, en dépit des censeurs qui le sentiment de leur impuissance rend atrabilaires.

Et maintenant, s'il vous plaît, qu'est-ce qui caractérise le politicien ? La soif du pouvoir, de la domination. Quels sont les moyens qu'il emploie pour y parvenir ? D'abord une bruyante affirmation d'opinions extrêmes, que le succès ne tarde pas à modifier. Ensuite ce sont quelques services adroitement rendus et non moins adroitement exploités. Mais surtout, c'est le bluff, le culte imperturbable, même en éructant les pires âneries. De là les interventions tapageuses à la tribune ou ailleurs et si, comme cela arrive souvent, de désastreuses gaffes sont commises, on n'en crie que plus fort pour couvrir la voix des protestataires, afin que le troupeau n'entende que son berger. Et bientôt nanti, grisé par la réussite, subodorant quelque gros morceau, ne doutant plus de rien, l'homme renie son parti, se retourne contre lui, devient un ennemi qu'on a couvé dans son sein.

Mettez à la place des prébendes le tirage d'une feuille, et vous aurez les protagonistes de la G. S. Lesquels sont allés jusqu'à solliciter la collaboration de feuilles policières comme le Journal et le Matin.

Quant au pouvoir effectif, ils nous l'ont dit, ils ne s'en cachent pas, c'est à cela qu'ils visent, « pour le bien du peuple », toujours. Ce ne sont ni des anarchistes, ni des socialistes ; ils ne perdent pas leur temps en des rêveries. Ils projettent — encore une fois, ils l'ont dit — de concert avec les Guesdistes, d'entrainer la foule à l'Hôtel de Ville un jour de révolution, pendant que les anarchistes procéderont à l'expropriation. Et c'est ce nouveau gouvernement que ces derniers devront terrasser en faisant une deuxième révolution, sans quoi ils seront fusillés ou déportés.

Ne vaut-il pas mieux en finir dès à présent ? Et puisque les néo-blanchistes

s'accommodent si bien — après les avoir combattus — des politiciens du P. S. U., les anarchistes ne vont-ils pas les y laisser — tout à fait à leur place.

Trop longtemps de nombreux camarades ont négligé leur propre propagande pour s'occuper de la G. S. qui sans eux ne serait rien. Ils commencent, nous le savons, par se demander ce qu'ils font dans cette galère.

Nous répondons : le jeu du P. S. U. et de quelques politiciens.

Pamphile.

Notre Matinée

C'est le 3 décembre à 2 heures qu'aura lieu, à la Bellevilloise, ainsi que nous l'avons annoncé, la grande matinée organisée au profit du LIBERTAIRE par Ch. d'Avray, le groupe des originaire de l'Anjou, la section du 13^e (F. R. C.) et le Foyer de la Jeunesse de Belleville.

D'ores et déjà nous pouvons informer les camarades qu'il y aura au programme une pièce inédite de notre camarade E. Guichard :

LE BON APOTRE

Concours assurés :

Léon de Bercy, du Carillon ; Buffalo, du Cabaret Brunet ; Dahlia, baryton d'opéra ; Lerdac, du Petit Casino ; Forival, de l'El Dorado ; Devilliers, directeur du Grelot ; M. et Mme d'Avray.

Les Pupilles du III^e joueront : Le Livre de grand-père.

Voir le programme complet au prochain numéro.

Au moment où nous mettons sous presse, Dauthuille et Sené comparaissent devant le jury de la Seine, pour avoir écrit, dans le Libertaire, ce qu'ils pensaient du brigandage marocain et des affameurs du peuple.

Malgré toutes les excitations de la presse vendue, nous ne pouvons croire qu'il se trouvera douze jurés pour frapper deux hommes parce qu'ils ont parlé, non dans un but de lucratif ou de profit quelconque, mais simplement pour traduire le cri de leur conscience.

UN EFFORT S. V. P.

Les nouveaux abonnés, qui étaient 25 il y a quinze jours, sont aujourd'hui au nombre de 42. Un groupe des « Amis du Libertaire » est en bonne voie de formation. Sans être encore suffisantes pour combler notre déficit, les souscriptions nous ont été d'un secours appréciable cette quinzaine. Allons, il y a du bon. Ne changez pas de main, camarades !

Nombre d'entre vous ont compris qu'en ces temps de malaise révolutionnaire, un sérieux effort s'imposait en faveur de la propagande anarchiste-révolutionnaire, à laquelle le LIBERTAIRE est resté strictement attaché.

Un petit effort de chacun de vous, maintenant, et, avec votre aide, nous triompherons, par une vigoureuse réaction, du malaise présent.

Soutenir le LIBERTAIRE c'est affirmer sa fermeté dans les principes d'action directe et d'incompromission politique.

L'Affaire Ricordeau

taille Syndicaliste perdit la tête, s'affola et se lança en avant pour atteindre le résultat la première : cloquer au pilori le nom du traître. Elle tomba dans le piège tendu. Par peur qu'on ne les accusât encore une fois de manquer de flair et de couver dans leur sein les mouchards sans s'en apercevoir, nos gens de la B. S. agirent comme des naïfs et surtout comme des peureux.

Assurément cet état d'esprit et cette façon de faire sont loin d'établir que l'on possède le sens critique très développé et que l'on a les qualités nécessaires pour dégager la vérité de l'affaire de Ronces dans lequel elle est embrûlée.

Ce qui surprend par-dessus tout, c'est que tous les acteurs de ce drame, depuis le Quinze Mille Lauche jusqu'aux collègues de la B. S., en passant par Pouget, Dupouy, Jouhaux, etc., ce qui surprend, dis-je, de la part de toutes ces personnes connues comme ayant fait montre de courage et d'esprit d'après propos dans d'autres circonstances, c'est leur manque de sang-froid ; c'est aussi la preuve de faiblesse morale qu'ils ont donnée en ne reconnaissant pas courageusement leur erreur et en ne déclarant pas qu'on avait eu le tort de s'engager témérairement.

Pourquoi aucun d'entre eux ne s'est-il fait ce raisonnement : « Avant d'exécuter cet homme, il faut d'abord le juger en lui garantissant le droit d'exposer sa défense selon toutes les formes que le sentiment d'équité commande d'observer. Nous n'avons pas à lui demander qu'il établisse son innocence : c'est, au contraire, à nous à lui mettre sous les yeux les preuves de son infamie. Il faut lui accorder un débat contradictoire, dans lequel il aura le droit de faire valoir toutes ses raisons, et nous de lui répondre sur toutes les objections qu'il articulera. Quand nous aurons observé tous ces détails, toutes ces formes d'une procédure simple, mais loyale, alors nous pourrons nous prononcer avec connaissance de cause, nous pourrons rendre un jugement sain ; notre conscience restera sereine dans l'application des sanctions. »

Et bien ! pas un magistrat de cet aréopage improvisé ne s'est tenu le langage ci-dessus. L'inculpé cherchait devant lui des juges, et il n'avait que des accusateurs.

Vous plaignez au-dessous de la justice bourgeoise, qui donne un avocat pour assister le criminel devant le juge d'instruction et pour le défendre contre les embûches de l'accusation, vous avez jeté cet homme quasi illétré, ce travailleur qui sait mieux tenir un manche de pelle qu'un porte-plume, vous l'avez jeté sans défense à la vindicte publique, l'exposant au danger des colères de foules ignorantes capables de se livrer à des actes de sauvagerie, en croyant faire œuvre de justiciers.

Reconnaissez, syndicalistes et journalistes révolutionnaires, qu'agir de cette façon n'est pas conforme au but que nous poursuivons : le respect, envers et contre tout, de la personnalité humaine.

« Mieux vaut absoudre mille coupas

bles que de frapper un innocent. » Sur-tout quand on n'a pour appuyer sa conviction que le dire d'un ministre qui ment par métier, rapporté par un député qui n'a obtenu son mandat que par le mensonge. Et il ne vous faut pas plus que cela pour étrangler un militaire ! Vous acceptez comme exact ce que dit un chef de gouvernement ; vous ne contrôlez pas, cela vous suffit ! Mais alors, le président du Conseil n'a plus besoin d'employer des magistrats pour appliquer les lois scélétrées : ses *dires scélétrés* suffisent pour se débarrasser des militants qui le gênent. Il n'a qu'à laisser tomber, de temps à autre, un mot dans le tuyau de l'oreille d'un de ses *Quinze Mille* ; il suffit que celui-ci colporte l'insinuation dans les milieux révolutionnaires ; ces derniers se chargeront de faire la piteuse besogne d'exécuteurs des hautes œuvres.

Ce procédé serait grossièrement ridicule, si ce n'était que les conséquences en sont poignantes jusqu'au tragique.

Le terrassier Ricordeau Edouard a la droit de protester, de crier son innocence, de maudire les maladroits, les méchants et les haineux qui lui ont causé un dommage irréparable et lui ont fait un mal moral qui ne se guérira jamais...

Mais il n'y a pas que lui de victime dans cette triste affaire : toute l'organisation ouvrière en subit le contre-coup. Cependant, ne nous démoralisons pas : le bouleversement des consciences ne durera pas. Les méfiances, les suspicitions, les accusations sourdes se dissiperont pour faire place à plus de clarté dans les rapports, à plus de confiance et à plus de fraternelles enthousiasmes pour reprendre la marche en avant, en doublant les étapes, à seule fin de rattraper le temps perdu.

Souhaitons que la leçon nous serve : n'oublisons jamais que la grande cause de notre faiblesse, chez nous autres travailleurs, ce sont nos divisions, et que le grand commun divisor, c'est la politique.

Méprisons, méprisons souverainement toute cette clique politique ; qu'elle s'abrite sous le drapeau d'un Jaurès ou d'un Hervé, c'est la même chose. Restons toujours en contact avec le peuple, ne le quittons pas dans nos syndicats, n'abandonnons jamais la base économique sur laquelle doit reposer toute notre action en vue de l'expatriation des capitalistes par la reprise directe de la richesse sociale par le peuple.

Pierre Martin.

ON PAVOISE

Un drapeau rouge arboré, au chant de l'Internationale, à la proue d'un cuirassé en construction, voilà qui ne manque pas de piquant. Les travailleurs de l'arsenal de Lorient se sont offert cette petite distraction vendredi. Et, ce qui est mieux, par leur attitude énergique, ils ont fait baisser... pavillon, à toute l'insolente clique des amiraux, ingénieurs et ministres. Il a fallu bel et bien leur donner satisfaction sur-le-champ.

Qu'ils continuent à défendre eux-mêmes leurs revendications avec la même énergie, et ils pourront se moquer des objurgations comme celle de la République Française : « Le premier devoir du gouvernement digne de ce nom sera d'extirper avec violence le syndicalisme des arsenaux. »

Le gouvernement voudrait bien enfin avec le syndicalisme, mais le cheveu, c'est qu'il n'a des syndiqués dignes, eux aussi, de ce nom.

Le groupe des AMIS DU LIBERTAIRE se réunira mardi 28, à 9 heures, dans les bureaux du journal.

Des explications seront fournies à nouveau sur la nécessité de ce regroupement. Les camarades sont priés de venir nombreux pour y adhérer.

SOUSCRIPTIONS

POUR LE LIBERTAIRE

Rispail 1 fr. — Pour l'action antiparlementaire 0 50. — Lacombe 0 50. — Pages 1 fr. — B. X. 0 50. — Sauvage 0 50. — Duté 1 fr. — Cognet 0 50. — Un instituteur 1 fr. — Saudin 2 fr. — Ducinay 1 fr. — Désiré 0 70. — Cotisation hebdomadaire 0 50. — Lacombe 1 fr. — Les camarades de Setcille 12 fr. 50. — Alf. Charles 0 50. — Bonnery 0 85. — Demessine 0 20. — X. B. 0 30. — Mac 1 fr. — Piednoir 1 fr. — Collecte faite au groupe des Amis du Libertaire 4 fr. 30. — Bely 5 fr. — A bas les lois scélétrées 1 25. — Bouichard 1 fr. — X. 5 fr. — Alf. Charles 2 fr. — Aimé 1 fr. — Joujou 0 25. — Prieur 1 fr. — Chez Beranger 2 20. — Georges Foll 1 fr. — Liste n° 2, les camarades de Bezons, 5 fr. 25.

POUR LES MEXICAINS

Groupe de Bezons, 9 fr. — Bridol 1 fr. — Duplessis 0 50. — La dernière liste portait par erreur 2 fr. au lieu de 2 50.

Fédération Communiste Révolutionnaire

Le dimanche 26 novembre, à 8 heures & demie,

FETE FAMILIALE

du foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau

Avec le concours des chansonniers révolutionnaires.

Le groupe théâtral du 20^e interprétera

ASILE DE NUIT

Entrée : 0 fr. 30 ; les enfants ne paient pas.

LA POURRITURE

Or, subitement, M. Caillaux fut pris d'un besoin pressant, il voulut venger la morale outragée.

Notre reluisant Premier fit sortir de la boîte à Lépine les plus fins limiers, et leur commanda d'aller excursionner dans les petits hôtels discrets, les appartements où les tapis, les lourdes tentures assourdissent les pas et les cris, les entrelacs mystérieux faiblement éclairés d'un demi-jour troublant.

Comme il le leur était recommandé, les gentlemen de la « Tour » se promènèrent de maison en maison et firent une ample moisson de documents édifiants.

A l'agence Nitchevo, chez Germaine de Courcelles, chez la Badot, les policiers découvrirent toute une correspondance suggestive. « Bon Papa » et « Triple Sec » demandaient les « nouveaux modèles » et les « objets d'art » promis.

Parmi ces « Bon Papa » débombarde et généreux, il advint que l'on trouva M. Flachon. Ce monsieur faisait une consommation effrayante de jeunes modèles et d'objets d'art. Une demoiselle Dauvergne lui en amenait de pleines voitures ; les rapides autos déposaient à sa porte des groupes de petits Greuze frisés, pomponnés, parés pour la fête intime qui se donnait 4, rue Baudin.

M. Flachon était directeur politique de la Lanterne et ami de Briand. Sacré Caillaux, va !

Les clients de l'agence Nitchevo et de la proxénète Badot seront poursuivis. Selon le bon plaisir et l'intérêt des gens du pouvoir, on étoufferait à peu près l'affaire ou bien on lui donnera des proportions inattendues ; il y aura quelques mois de prison et de fortes amendes de distribués.

Et puis après ?

Les procureuses, un instant apeurées, reprennent leurs sales et rémunératrices occupations ; les messieurs cossus, à l'extérieur digne, jouiront comme par le passé de leurs plaisirs favoris, et les lamentables mères de famille — si j'ose dire — offriront à nouveau leur progéniture des deux sexes pour un peu d'argent.

Les rentiers à l'œil égrillard, les personnage de poids n'en délaissent point pour cela leurs chères distractions. Leur situation sociale leur confère généralement une immunité précieuse et bien rarement, comme pour la dernière affaire, la politique les empêche de danser en rond en compagnie de leurs très jeunes partenaires.

Presque solennellement, ils pénétrant dans les officines des matrones, ces sous-Bérenger ; ils apportent une sorte de gravité comique dans leurs négociations, feuilletent les albums, fixent leur choix sur tel garçonnet, mais oui ! ou telle fillette, et s'en retournent satisfaits, ce pendant que la pourvoyeuse les saute bien bas.

Un voisin de l'agence Nitchevo, 22, rue La Bruyère, raconta ceci à un reporter du Journal :

Il venait des hommes âgés, bien mis et d'aspect vénérable. Je les voyais descendre de limousines et de somptueux attelages et se hâter vers l'appartement de la femme Guilmic. C'étaient les diplomates, des magistrats, des professeurs, des rentiers.

Dès diplomates, des magistrats... le dessus du dessus du panier social. Vive Flachon et la République !

Les classes dites supérieures éprouvent le besoin de se vautrer dans l'ordure ; les blasés, les vannés de tout poil recherchent dans des pratiques dégoûtantes des sensations nouvelles. Ces gens-là ont éprouvé toute la gamme des joissances normales, et si la vue d'un couple amoureux se prouvant son affection dans un champ de blés les indignes et leur donne des nausées, en revanche, ils prennent part allègrement à des divertissements dont la simple description eût fait rougir Piron et le marquis de Sade.

Quand le jeune et imaginaire baron d'Adelsward donnait ses fameuses messe noires, pour la figuration desquelles il recrutait les petits élèves du lycée Janson-de-Sailly, le public qui se pressait à ces soirs était composé de monsieur désoeuvrés, d'évaporés à particules : toute la fine fleur du Gotha était là.

Un peu plus tard, le peintre Boulton, dans son atelier du boulevard Montparnasse, donnait des bals costumés, mais si peu ! et un voisin put, par le châssis du toit, fixer à l'aide de son kodak, les traits de quelques notabilités déguisées en highlanders.

Nous eûmes aussi la couronne de Charnonne, qui promettait des bombons aux filles-pâlottes des écoles de l'arrondissement, à condition qu'elles se prêtassent aux fantaisies des vieux messieurs qui s'amusaient dans son arrière-boutique.

Et ce n'est pas fini. Que de malheureux enfants furent, sont encore et seront la proie de repus libidinieux !

Des mères qui ne s'accommodent pas de la misère, négocient les charmes frêles de leurs filles ; ainsi des dépravés cossus, pour quelques louis, obtiennent

la permission de salir de jeunes corps et de jeunes âmes.

Quelle douloreuse tragédie est la vie de ces pauvres petites créatures, prostituées de neuf ans, chair à plaisir dès l'enfance !

A un bourgeois qui énumérait doctoirement les avantages que nous procurait l'organisation sociale actuelle, un de mes amis répondit :

— Vous nous emmerdez, votre société c'est de la pourriture !

Oui, c'est de la pourriture, car l'argent pourrit tout. Pour de l'argent, des parents familiques vendent leurs enfants ; pour de l'argent, les amateurs de fruits verts satisfont leurs sales passions.

Quand donc démolirions-nous cette vieille pouille ? Quand donc pourrions-nous, à la place de cette société pustuleuse, établir notre société idéale et propre, où l'argent ne sera rien, où les petits enfants pourront soupirer aux fleurs, au soleil, à la vie, et ne seront pas obligés de contempler le nombre de M. Flachon !

Eugène Peronet.



A ENCADRED

Le général Toutée ne badine pas avec les fonctionnaires prévaricateurs. — Qu'est-ce que c'est que ça ? Accaparez des terrains, dépouillez l'indigène ? Fous dedans, moi !

Quel homme intégré, n'est-ce pas. Mais attendez, le Cri de Paris va vous renseigner :

Il existe 30 kilomètres de Tunis, non loin de la gare de Fondouk-Djedid, une grande colonie de disciplinaires appelée le camp Serpières. Ce camp fut installé, il y a une dizaine d'années, par les soins du général Toutée. Il comporte plusieurs heclettes de terrains nus, poussiéreux, calcinés, sans arbres, sans verdure, où s'alignent les tristes et vilaines casernements du quatrième bataillon d'Afrique.

Mais tout autour du camp s'étendent, à perte de vue, des champs prospères et laborieux, des vignobles si soigneusement et si militairement entretenus qu'on s'imagine naturellement qu'ils appartiennent au camp. Il n'en est rien. Ils appartiennent en totalité ou en partie, au général Toutée. Et à cinq kilomètres à la ronde, chaque fois que vous demandez à un Arabe :

— A qui cette propriété ?

Il vous répond invariablement, comme s'il s'agissait du marquis de Carabas :

— Général Touté, tout ça gérera Touté !

Ce n'est pas tout ; non seulement le général intégré impose l'achat du jus de ses vignes au corps d'occupation, mais il fait traîter avec une férocité révoltante les pauvres diables de joyeux qui ne peuvent résister à la tentation dans leur désert brûlant, de porter quelques grains de raisin à leur bouche, chose que tous les vigneron tolèrent sans bronzer.

Les vignobles sont gardés par féroces Marocains — sans doute réquisitionnés à Oujda — armés de matraques et d'un fusil. Et après avoir été à moitié assommés l'un d'autre, dit-on tué l'an dernier, ils sont passés, les révoltés ont dévasté les plus riches habitations et mis à la disposition du peuple, vivres, vêtements et tout ce qui est nécessaire à l'existence. En outre des 2.000 hommes dont nous avons parlé, Zapata dispose d'une force d'environ 6.000 hommes, fractionnés en colonnes de 200, 100, 50 combattants ; colonnes qui sont disséminées dans les États d'Oaxaca, Puebla, Guerrero, et dernièrement dans le district de Mexico. Les forces fédérales peuvent difficilement les vaincre, parce que les révoltés livrent rarement des batailles et se réfugient toujours dans quelque coin de montagne, où les fédéraux ne peuvent s'aventurer sans rencontrer la mort à coup sûr.

Le 18 ou 25 octobre, dix-huit combattants étaient néanmoins signalés contre les fédéraux, ruraux ou marocains. A la suite de leur incursion jusqu'aux portes de Mexico, il semble bien qu'ils se sont passés, les révoltés ont dévasté les plus riches habitations et mis à la disposition du peuple, vivres, vêtements et tout ce qui est nécessaire à l'existence.

En outre des 2.000 hommes dont nous avons parlé, Zapata dispose d'une force d'environ 6.000 hommes, fractionnés en colonnes de 200, 100, 50 combattants ; colonnes qui sont disséminées dans les États d'Oaxaca, Puebla, Guerrero, et dernièrement dans le district de Mexico. Les forces fédérales peuvent difficilement les vaincre, parce que les révoltés livrent rarement des batailles et se réfugient toujours dans quelque coin de montagne, où les fédéraux ne peuvent s'aventurer sans rencontrer la mort à coup sûr.

Le 18 ou 25 octobre, dix-huit combattants étaient néanmoins signalés contre les fédéraux, ruraux ou marocains. A la suite de leur incursion jusqu'aux portes de Mexico, il semble bien qu'ils se sont passés, les révoltés ont dévasté les plus riches habitations et mis à la disposition du peuple, vivres, vêtements et tout ce qui est nécessaire à l'existence.

Ensuite, les révoltés ont dévasté les plus riches habitations et mis à la disposition du peuple, vivres, vêtements et tout ce qui est nécessaire à l'existence.

C'est bien là, en tout cas, une révolte d'un caractère tout social, puisque la question agraire, au Mexique, mais surtout dans le Morelos, est toute à la question sociale. Les Indiens, qui ont, pendant des siècles, cultivé leurs terres en commun, veulent les reprendre à leurs spoliateurs. L'action des camarades de Regeneración les aidera peut-être.

C'est bien là, en tout cas, une révolte d'un caractère tout social, puisque la question agraire, au Mexique, mais surtout dans le Morelos, est toute à la question sociale. Les Indiens, qui ont, pendant des siècles, cultivé leurs terres en commun, veulent les reprendre à leurs spoliateurs. L'action des camarades de Regeneración les aidera peut-être.

C'est bien là, en tout cas, une révolte d'un caractère tout social, puisque la question agraire, au Mexique, mais surtout dans le Morelos, est toute à la question sociale. Les Indiens, qui ont, pendant des siècles, cultivé leurs terres en commun, veulent les reprendre à leurs spoliateurs. L'action des camarades de Regeneración les aidera peut-être.

C'est bien là, en tout cas, une révolte d'un caractère tout social, puisque la question agraire, au Mexique, mais surtout dans le Morelos, est toute à la question sociale. Les Indiens, qui ont, pendant des siècles, cultivé leurs terres en commun, veulent les reprendre à leurs spoliateurs. L'action des camarades de Regeneración les aidera peut-être.

C'est bien là, en tout cas, une révolte d'un caractère tout social, puisque la question agraire, au Mexique, mais surtout dans le Morelos, est toute à la question sociale. Les Indiens, qui ont, pendant des siècles, cultivé leurs terres en commun, veulent les reprendre à leurs spoliateurs. L'action des camarades de Regeneración les aidera peut-être.

C'est bien là, en tout cas, une révolte d'un caractère tout social, puisque la question agraire, au Mexique, mais surtout dans le Morelos, est toute à la question sociale. Les Indiens, qui ont, pendant des siècles, cultivé leurs terres en commun, veulent les reprendre à leurs spoliateurs. L'action des camarades de Regeneración les aidera peut-être.

C'est bien là, en tout cas, une révolte d'un caractère tout social, puisque la question agraire, au Mexique, mais surtout dans le Morelos, est toute à la question sociale. Les Indiens, qui ont, pendant des siècles, cultivé leurs terres en commun, veulent les reprendre à leurs spoliateurs. L'action des camarades de Regeneración les aidera peut-être.

C'est bien là, en tout cas, une révolte d'un caractère tout social, puisque la question agraire, au Mexique, mais surtout dans le Morelos, est toute à la question sociale. Les Indiens, qui ont, pendant des siècles, cultivé leurs terres en commun, veulent les reprendre à leurs spoliateurs. L'action des camarades de Regeneración les aidera peut-être.

C'est bien là, en tout cas, une révolte d'un caractère tout social, puisque la question agraire, au Mexique, mais surtout dans le Morelos, est toute à la question sociale. Les Indiens, qui ont, pendant des siècles, cultivé leurs terres en commun, veulent les reprendre à leurs spoliateurs. L'action des camarades de Regeneración les aidera peut-être.

C'est bien là, en tout cas, une révolte d'un caractère tout social, puisque la question agraire, au Mexique, mais surtout dans le Morelos, est toute à la question sociale. Les Indiens, qui ont, pendant des siècles, cultivé leurs terres en commun, veulent les reprendre à leurs spoliateurs. L'action des camarades de Regeneración les aidera peut-être.

C'est bien là, en tout cas, une révolte d'un caractère tout social, puisque la question agraire, au Mexique, mais surtout dans le Morelos, est toute à la question sociale. Les Indiens, qui ont, pendant des siècles, cultivé leurs terres en commun, veulent les reprendre à leurs spoliateurs. L'action des camarades de Regeneración les aidera peut-être.

C'est bien là, en tout cas, une révolte d'un caractère tout social, puisque la question agraire,

Vieille Rengaine

Nous avons la satisfaction de constater que nous ne sommes pas les seuls à voir clair dans les dangereux agissements de la Guerre Sociale, l'organe anarchiste de Genève, le Réveil, que nous avons déjà cité à ce sujet, publie dans son numéro du 18 novembre l'article ci-dessous, que les camarades livrent, pensons-nous, avec intérêt.

La confusion des opinions est, paraît-il, à point, puisque Gustave Hervé et ses amis de la Guerre Sociale lancent présentement l'idée d'une union des révolutionnaires et du désarmement des haines. Ce grand travail de préparation avait toutes les apparences d'une recette culinaire. Prenez un peu de ceci, mélangez un peu de cela, remuez longtemps sur un feu doux et servez chaud. Beaucoup de blanquisme, passablement de syndicalisme des deux genres et une pincée d'anarchisme et vous ferez un parti révolutionnaire.

Pour nous amener à une telle conception, il s'agissait préalablement de brouiller les notions les plus claires du monde. C'est ainsi que nous avons eu l'antimilitarisme révolutionnaire ; l'antiparlementarisme parlementaire ; la Guerre Sociale, de l'auteur de Perceau, l'un de ses rédacteurs, créé pour combattre la désertion ; la défense de l'Ecole laïque, abrutiissement obligatoire républicain et bourgeois des enfants du prolétariat ; la défense des caisses de retraite pour les morts ; puis, pour rendre le syndicalisme odieux à de nombreux éléments ouvriers, très susceptibles d'être amenés à la lutte contre le patronat, un cri de haine féroce, lancé par le même journal, pour encourager la chasse aux renards, une sorte d'halali brutal faisant oublier le patronat dans les luttes qui soutiennent les travailleurs. Ce fut le gachis tel que savent l'organiser les fameux « intellectuels » qui ne sauraient laisser les ouvriers faire leurs propres affaires sans jouer à la mouche du coche.

Tout ce bourdonnement pour aboutir à quoi, à la plus louche des mixtures, à une combinaison où les éléments contraires à la conquête des pouvoirs publics seraient entrelacés à toutes sortes de compromissions. Hervé a répété souvent, reconnaissant-le, qu'il avait voulu ramener les éléments révolutionnaires au parti socialiste. Il s'en est fait une gloire en qualité d'unité et il n'est pas très sûr que ce ne soit pas cette besogne de rabatteur qui lui a valu la défense du grand réformiste Jaurès. Naturellement, ce ne sont pas les anarchistes militants qui sont visés — du moins ceux qui militent loin de toute assiette au beurre, de toute permanence plus ou moins appoinée, mais les éléments sympathisants, très nombreux, mais facilement conquis par le cliquetis des mots et par le blues constamment rafraîchi. Demain, l'on nous mènera révolutionnairement aux urnes. Ce n'est pas si paradoxal qu'on pourraient le croire à première vue. Hervé ne nous dit-il pas, dans un récent article sur le mouvement en Chine, « qu'il n'y a pas deux façons de conquérir le pouvoir politique sans que aucune transformation économique profonde ne peut se faire ? » Evidemment, parlant d'une révolution, il ne saurait nous inviter présentement à aller aux urnes : il concourt donc que l'unique façon de conquête est l'insurrection. On pourrait se demander alors ce qu'il file dans le parti unifié et comment il se fait qu'il ait pu défendre avec tant d'opiniâtreté le travail des parlementaires socialistes, pour faire avancer aux travailleurs la pilule des fameuses retraites dont il a été question depuis. Où les circonstances s'y prêtent — et il ne saurait y avoir dans semblable hypothèse aucune incohérence — et le vote pourraient très bien devenir, par un de ces tours de jongleurs de mots, dont quelques-uns sont coutumiers, un devoir révolutionnaire.

Nous avons vu situation pareille dans le passé. Blanqui, condamné et incarcéré fut élu en 1879 et son élection entraîna peu après sa grâce. Dans un mufle où l'on aime tant les réminiscences, il ne serait pas impossible que celle-ci fut resuscitée... pour mettre le ministère dans l'embarras, naturellement, pas pour autre chose, vous pensez bien. Puis, n'y a-t-il pas d'autres circonstances, ne peut-il pas s'en présenter, n'en peut-on faire naître pour entraîner le prolétariat, en tant que classe, dans un mouvement électoral ? Le vote révolutionnaire ! Mais nous l'avons vu défendre par des anarchistes au congrès jurassien de Fribourg, précisément au moment de l'élection de Blanqui, où il y avait une raison de le discuter, puisqu'en fait le mettait en cause ; nous l'avons vu favorablement présenté dans le Journal du Peuple, de Sébastien Faure, sans cause apparente et sans raison connue (1).

Reste la faqoi insurrectionnelle de conquérir le pouvoir. Nous ne la discutons pas, pour la bonne raison que nous ne voyons pas trop ce que les anarchistes feront dans cette galère. Du moment qu'il s'agit de la conquête puisque rien ne peut se faire sans lui, nous trouvons tout à fait illogique d'en remettre le soin uniquement à une insurrection. Je soupçonne quelque peu Hervé d'avoir été convaincu par Jaurès lui-même et j'estime que l'ennui qu'il a eu dernièrement de voir l'action parlementaire des députés socialistes méconvenue au congrès des cheminots a bien laissé sous-entendre qu'il n'était nullement l'adversaire du petit jeu parlementaire.

Alors, c'est avec ces gens-là que les syndicalistes et les anarchistes devraient s'unir, probablement parce que leur action demeurera nulle, tant que la conquête du pouvoir politique n'aura pas été insurrectionnellement faite ? La conquête de l'atelier, de l'usine, misère ! L'atelier économique d'un pays paralysé comme le fit la grève des cheminots en Angleterre, foudre ! Le travailleur prenant peu à peu confiance en sa force et relevant le front devant le capitalisme unifié, candeur ! Du moment que tout cela est contenu dans la conquête du pouvoir, pourquoi, diable, vous entêter à une action à côté ?

Voilà donc l'union qui nous est proposée :

faire amende honorable et déclarer que nous nous sommes trompés ; que la liberté est un vain mot, que la discipline, la règle est tout, surtout quand elle nous est appliquée par le citoyen Hervé ; que l'initiative des individus, la volonté active des groupes, la folie de vouloir faire son bonheur soi-même, tout cela est mal, punissable même, et que la rémission de pareils péchés contre la dictature, la fameuse dictature blanquiste, ne peut s'obtenir que par le credo étatiste du sans-patrie nationaliste Hervé.

Nous voilà fixés !

Hervé n'est aucunement dangereux en temps ordinaire, et il faut toute l'imprécision des gouvernements français pour en faire une pâle copie de l'Emmuré. Il serait plus dangereux en périodes révolutionnaires, car, étant l'homme de la tradition jacobine, il nous conduirait directement à l'Hôtel de Ville, où se briserait l'élan révolutionnaire, pendant que se satisferaient les petites ambitions, les vaines glories, les plannages des révoltes passées.

Il y a encore trop d'anarchistes désintéressés de par le monde, de ceux qui n'aiment pas les capitulations petties ou grandes pour emboîter le pas derrière le générique de la Guerre Sociale. Mieux vaut encore combattre en tireurs isolés, si l'on ne peut le faire en groupe, mais à aucun moment les anarchistes sans idée de dernière tête ne s'engageront sous une bannière destinée à flotter sur une boîte à décrets, furent-ils révolutionnaires !

Quant au désarmement des haines, auquel adhère Sébastien Faure dans un nuage de poussière, je ne comprends pas très bien cette croisade évangélique. Les patrons nous ont tenu pareil langage, et nous avons ce postulat de l'union des classes, l'alliance du poisson et de la poêle. Nous haïssons la classe capitaliste pour tout le mal qu'elle engendre par ses appetits, par sa voracité, par son appétit au gain, par l'appel journalier qu'elle fait aux forces de coercition quand les travailleurs s'élèvent contre des prétentions homicides. Haïssant la classe, nous ne saurons avoir des sentiments fraternels pour ceux qui la composent. De même nous haïssons l'autorité quelle que soit la forme sous laquelle elle se manifeste à nous ; nous ne saurons aimer les gens qui font appel à une discipline morale en attendant de nous l'appliquer d'une façon mieux sentie, et plus ils se montrent les fervents partisans de la manière forte, et plus nous sentons les sentiments d'estime et de confraternité s'éloigner de nous.

Ne demandons à personne d'abandonner ses idées pour se grouper dans un juste mal ou dolosif en rognant les siennes dans la même mesure. Nous deviendrons des trumeurs tout en étant trompés.

Trêve d'hypocrisies ! Nos haines sont corps avec nos opinions ; garçons les unes et les autres pour ne pas devenir de nouveaux Janus. Il n'y a pas possibilité de travail en commun, car, même dans une protestation qui pourrait être commune, où les principes n'ont rien à voir, nos divergences sont aussitôt soulignées par une manière de sentir toute différente.

Parti révolutionnaire, désarmement des haines, confusion générale, embrassement évangélique, permettez-nous de ne pas avoir la foi, la foi qui sauve, et de rester à la porte, dans l'attente des beaux gestes qu'on nous promet.

G. H.

Comité de Défense Sociale

L'affiche concernant l'Affaire Rousset est l'impression. Dans quelques jours elle sera expédiée à tous les comités et aux organisations révolutionnaires.

Devant la quantité de demandes, le Comité a décidé de porter à 3.000 le tirage, qui était précédemment fixé à 2.000.

Six nouveaux comités viennent de se former en province, ce qui porte à 22 le nombre de sections. Mais en plus de ces vingt-deux comités de défense, un grand nombre de groupes syndicalistes, d'études sociales, et de groupes anarchistes, entreprennent de concert avec nous, l'agitation pour le vaillant Rousset et pour l'abrogation des Lois séclaires appliquées à nos militants.

Ces résultats ne peuvent que nous encourager dans l'œuvre que nous poursuivons et nous pouvons même annoncer que le Comité, d'accord avec les organisations ouvrières qui nous ont aidés par leurs souscriptions, va éditer avant peu une brochure très détaillée sur l'Affaire Rousset.

Des réunions locales, des meetings un peu partout vont avoir lieu. Il faut que de nos efforts coordonnés nous arrachions Rousset aux tortionnaires africains.

Le trésorier a répondu :

Ch. Synd. Métallurgistes (Mézières). 5 fr. ; synd. Tourneurs en cuivre (Seine) 5 fr. ; Coop. l'Union Ouvrière à Hornaing 5 fr. ; synd. Bâti. à Rouen 25 fr. ; synd. Relieurs-papeteurs à Roubaix 15 fr. ; synd. Des Metaux à Corbeil, 10 fr. ; Collecte au groupe artistique l'Avenir de Roanne par Daider, 16 fr. 15. Ch. synd. Tailleur-couturières de Grenoble 5 fr. ; synd. Tisseraines mineures de Bordeaux 40 fr. ; Cercle l'Union Poitou-charentaise 5 fr. ; Synd. Charcutiers salaisonniers (Seine), 2 fr. ; Synd. Pâquerelle de Boulogne-sur-Mer, 5 fr. ; synd. Métallurgiste du Havre 20 fr. ; Liste 25 par Vassel, 10 fr. ; Remi par Thulier, X. 10 fr. ; Synd. Chapeliers 20 fr. ; Synd. Victoria 5 fr. ; Syndicat Bâtim. (Oyonnax), 5 fr. ; Synd. Bûcherons à La Gruyère 5 fr. ; Synd. textile (Aumontzey), 5 fr. Total..... 218.15
Listes précédentes..... 765.50

Total..... 987.65
Dépenses..... 69.10

Reste en caisse..... 918.55

Adresser les fonds à Arduin, trésorier du Comité, 8c, rue de Cléry, Paris.

Ne détruisez jamais le LIBERTAIRE. Quand vous l'avez lu, si vous ne le gardez pas, déposez-le en wagon, au restaurant, à l'atelier, partout où il risquera d'être vu.

(1) G. H. fait erreur. C'est dans le Quotidien, de Lyon, dirigé par Faure, que Guardia écrit des articles en faveur de cela.

Livres nouveaux

Les Jésuites, la classe ouvrière et la Révolution, par Emile Hureau. (Paris, Jules Rousseau, éditeur, 12, rue Monseigneur-le-Prince. Prix : 3 fr. 50.)

Dix années de fréquentation des milieux d'avant-garde, à Paris et en province, m'avaient fait pressentir que l'étoilestesse de vues et la tactique subtile de certains « militants », les persécutions réitérées dont certains autres sont victimes, les obstacles de tous genres auxquels nous nous heurtions dans nos efforts de propagande ou de vulgarisation, les multiples pièges tendus traîtreusement sous nos pas, l'avortement lamentable de certaines grèves, de certains soulèvements populaires qui semblent comme canalisés dans certaines directions, vers certains murs sur lesquels ils se brisent; enfin la trahison cynique de certains « amis » de la classe ouvrière, pouvaient bien avoir, tout au moins en partie, des causes occultes et extrinsèques que ne sauraient expliquer entièrement l'ignorance et l'apathie du peuple, ni même l'éternel cabotinage des partis politiques. Sous ce rapport, l'Affaire Ferrer et particulièrement les documents relatifs à l'abominable machination dont notre ami fut victime ont déjà soulevé un coin du voile.

Venu douze ans après la brochure si forte de Michel Zévaco (1), le dernier ouvrage de M. Emile Hureau jette un nouveau rayon de lumière sur ces ténèbres épaisse. En une langue persuasive, appuyée de preuves évidentes, il montre que les acteurs de la comédie catholico-moderno-silloniste sont beaucoup plus malins qu'ils le paraissent. Il montre que l'anticléricalisme n'est qu'une habile tactique de Loyola entretenue et au besoin provoquée pour amuser la galerie. Alors que les metteurs en scène restent cachés et tirent les ficelles, nous usons nos forces à nous esmerir contre les mannequins d'un jeu de massacre !

La preuve évidente que la science, ou pour mieux dire, l'esprit humain, n'a point fait faillite, c'est que l'Eglise Romaine elle-même a senti qu'il était inutile de résister davantage au courant d'idées qui emporte le vieux monde. Avec une habileté stratégique admirable, elle a épargné ses soldats au sein de la société moderne pour y militer librement, selon leurs tendances, leurs aptitudes personnelles. Tandis que les Sillonistes, qui n'en sont pas à une contradiction près, flirtent sur la rive droite de la Seine avec le syndicalisme qu'ils attaquent à fond sur la rive gauche, les modernistes, eux, nés malins, « aspirent » à une société d'égalité et d'amour entre tous les hommes. Dans les meilleurs d'avant-garde, aux bons endroits, on glisse des hommes de confiance qui se chargent de dénoncer le péril maçonnique, le péril juif, le péril « scientifique ». Tandis qu'au sommet de l'échelle, d'autres soldats de l'armée jésuite, comme Briand, après avoir fait cyniquement volte-face et renié ce qu'ils paraissaient adorer, fabriquent une loi de séparation qui va permettre au clergé, enfin libéré du joug concordataire, d'évoluer parallèlement à la société moderne.

Il est certain que les idées sociales les plus hardies n'ont rien qui puisse effrayer l'Eglise Romaine. Les communautés des premiers chrétiens n'étaient-elles pas basées sur le communisme égalitaire ? On comprend que les « serviteurs de Jésus » enfin libres de leurs actes, n'hésitent pas à rejeter tout ce qui les embarrasse pour conserver seulement l'hypothèse Dieu qu'ils présentent comme un article de foi intangible. Tandis que Briand, au Parlement, travaille pour l'Eglise tout en paraissant la combattre, dans les syndicats, Niel s'amuse à faire de la métaphysique qu'ils attaquent à fond sur la rive gauche, les modernistes, eux, nés malins, « aspirent » à une société d'égalité et d'amour entre tous les hommes. Dans les meilleurs d'avant-garde, aux bons endroits, on glisse des hommes de confiance qui se chargent de dénoncer le péril maçonnique, le péril juif, le péril « scientifique ». Tandis qu'au sommet de l'échelle, d'autres soldats de l'armée jésuite, comme Briand, après avoir fait cyniquement volte-face et renié ce qu'ils paraissaient adorer, fabriquent une loi de séparation qui va permettre au clergé, enfin libéré du joug concordataire, d'évoluer parallèlement à la société moderne.

Et les châcats sont heureux ; ils se réjouissent en pensant à la curée prochaine. La presse reptilienne qui donne tant de détails sur le « crime syndicaliste » est muette sur des faits qui pourtant valent la peine d'être connus ; les journaux qui savent tout se taient parce que leurs maîtres les ont payés pour cela. Dans les prisons de Charleville, des choses ignobles se passent. C'est l'inquisition républicaine ; des prisonniers sont détenus dans des conditions répugnantes. A la prison de Rethel, pour la visite d'entrée, nous dit Francis de Pressensé, les détenus sont absolument nus ; ils doivent se rendre au dortoir pieds nus ; s'ils ne saluent pas le chef, on se venge sur la nourriture ! Dans les cellules, les prisonniers sont au nombre de cinq ou six, les pieds baignés dans plusieurs centimètres de matière fécale !

Le régime républicain se modèle de plus en plus sur le régime de l'autocratique Russie ou de la catholique Espagne.

Un grand souffle de révolte sera nécessaire pour balayer tout cela.

Le banditisme Colonial

UN EXEMPLE ENTRE MILLE

Oujda, 17 novembre. — J'aurais voulu revenir aujourd'hui sur l'histoire sanglante d'El Hammeur, mais j'ai recueilli quelques renseignements sur les ventes de terrains qui me paraissent plus pressants.

— Des fondations du goubi où de la maison jusqu'au sommet dénudé des montagnes, me déclare un colon de la première heure, tout a été pillé, vendu, pour un morceau de pain, à quelques personnalités françaises, averties par les notables d'Oujda.

— Et, de fait, voici, entre cent, les témoignages que j'ai pu recueillir : Le caïd Aziz, du cercle des Attias, un chef dévoué à la France, dont le burnous blanc se tache gloorieusement (!) du rouge de notre croix d'honneur, a adressé plaintes sur plaintes à l'administration supérieure.

— J'ai été dépouillé moi-même, beaucoup de mes administrés ont subi les pires vexations jusqu'à ce qu'ils eussent cédé leurs biens.

— Comment cela pouvait-il se faire ?

— Voici : des terrains étaient convoités, le caïd d'Oujda faisait venir le propriétaire : « Tu veux vendre ton terrain ? » — « Non. — Très bien ; va réfléchir en prison. » Huit jours passaient. Le malheureux, sorti de prison, était ramené devant le caïd : « Combien veux-tu de ton terrain ? — Je ne veux pas le vendre ; il assure ma vie, — Retourne en prison. » Après quelques semaines, l'indigène finissait par accepter. Prix convenu : 5.000 francs, par exemple. Alors le caïd disait : « Tu vois que tu aurais mieux fait d'être plus raisonnable ; c'est un assassinat commis par ordre de la C. G. T. Cependant l'autopsie de Louis Merck a lieu. Le docteur Balthazard, commis par le parquet, qui a procédé à cette opération, a déclaré que Merck a bien été tamponné par un train ; les blessures ne peuvent pas provenir d'un coup de revolver et l'accident est bien établi.

Après cela, croyez-vous que la presse, qui lance les plus lâches accusations contre les militants de la C. G. T., va se rétracter, reconnaître son erreur ? Allons donc ! On ne rectifie rien du tout. Les châcats du journalisme continuent au contraire à demander à cor et à cri la dissolution de la C. G. T. Caillaux leur répond par un sourire étrange, un sourire féroce de bête de proie qui veut dire beaucoup de choses et laisse surtout sous-entendre qu'il y a bien des moyens pour se débarrasser d'un ennemi.

Et les châcats sont heureux ; ils se réjouissent en pensant à la curée prochaine.

La presse reptilienne qui donne tant de détails sur le « crime syndicaliste » est muette sur des faits qui pourtant valent la peine d'être connus ; les journaux qui savent tout se taient parce que leurs maîtres les ont payés pour cela. Dans les prisons de Charleville, des choses ignobles se passent. C'est l'inquisition républicaine ; des prisonniers sont détenus dans des conditions répugnantes. A la prison de Rethel, pour la visite d'entrée, nous dit Francis de Pressensé, les détenus sont absolument nus ; ils doivent se rendre au dortoir pieds nus ; s'ils ne saluent pas le chef, on se venge sur la nourriture ! Dans les cellules, les prisonniers sont au nombre de cinq ou six, les pieds baignés dans plusieurs centimètres de matière fécale !

Le régime républicain se modèle de plus en plus sur le régime de l'autocratique Russie ou de la catholique Espagne. D'après lui, une nation peut parfaitement prospérer sans colonies. Bien plus, les colonies ne sont, à ses yeux, que des sujets de querelles, sans compter que la plupart du temps elles coûtent fort cher à la métropole.

Le point de vue commercial, le fait d'avoir des colonies est sans importance ; et M. Norman Angell cite, à l'appui de sa thèse, l'exemple de l'Allemagne : « Les colonies allemandes, dit-il, sont des colonies pour rire », et cependant les Allemands ont réussi, depuis trente ou quarante ans, à se créer de par le monde d'énormes débouchés et à trouver des terrains innombrables où déployer leur activité.

Une population teutonne égale à la moitié de celle de la France, et qui représente l'augmentation du contingent allemand, depuis la guerre, vit de son commerce à l'étranger. Ces vingt millions d'Allemands n'ont nul besoin que leur gouvernement règne sur les pays où ils vivent et où ils prospèrent, ce qui prouve bien, sous ce rapport, l'inutilité de la possession de colonies.

Il y a à l'heure actuelle en France plus d'Allemands qu'il n'y a de Français dans toutes les colonies que

EN PROVINCE

LYON

Contre les néo-malthusiens

Vendredi dernier, dès la première heure, notre camarade Prêche, qui tient une librairie révolutionnaire, voyait faire irruption chez lui un commissaire de police accompagné de son inévitable secrétaire, que les camarades qui fréquentent la Bourse du Travail connaissent tous avec sa queue en écu de coq, pensant que deux fois à mille patibulaire faisaient les cent pas devant son magasin. Après avoir présenté un morceau de chiffon quelconque à notre ami, les policiers s'empressaient de faire main basse sur tous les bouquins et brochures qui se trouvaient en vitrine ; sur quoi, il fut conduit au poste, où, après un épłuchage de tout ce qui avait été saisi, on voulut bien lui rendre les brochures et bouquins anarchistes, mais on garda tous les bouquins et brochures anticonventionnelles, ce qui représente une somme de 34 francs.

Ce sont là des actes du plus pur arbitraire. Mais le comble, c'est que les agissements seraient surtout motivés, parallèle à l'initiation sexuelle, de G. Bessede ! Les magistrats lyonnais rendront bientôt des points à ces chefs de police à peu près illégitimes qui, au pays du droit, voient dans tout livré une œuvre du démon.

De plus, notre ami fut prévenu qu'il serait poursuivi pour outrages aux bonnes mœurs ! Tout cela n'empêchera nullement notre camarade de continuer sa propagande et le néo-malthusianisme de suivre son cours et se répandre.

En attendant, les camarades sont avisés qu'ils trouveront, au 64 de la rue Vauban, bouquins et brochures de propagande.

J. Laplanche.

FÉDÉRATION SYNDICALE ESPERANTISTE

Aux camarades syndiqués,

Afin de permettre aux camarades syndiqués d'apprendre la langue internationale auxiliaire Esperanto — dont les progrès dans le monde sont si rapides — la Fédération syndicale esperantiste a organisé dans les lieux ci-dessous désignés des cours gratuits d'Esperanto, exclusivement réservés aux syndiqués et à leurs familles :

Bourse du Travail (salle des Conférences) : le vendredi à partir du 8 novembre.

Bourse du Travail (2^e étage, bureau 14), le mardi à partir du 31 octobre.

Maison des Syndiqués du 13^e, 117, boulevard de l'Hôpital, le mardi à partir du 24 octobre.

Maison des Syndiqués du 14^e, 111, rue du Château, le lundi à partir du 23 octobre.

Maison des Syndiqués du 15^e, 18, rue

Cambronne, le vendredi à partir du 20 octobre.

Maison des Syndiqués du 17^e, 67, rue Pouchet, le mercredi à partir du 25 octobre.

Cercle Socialiste, 12, rue de la Réunion, le lundi à partir du 23 octobre.

Bourse du Travail de Levallois-Perret, le jeudi à partir du 19 octobre.

Ces cours auront lieu de huit heures et demie à dix heures du soir.

Camarades, nous ne saurons trop vous engager à étudier la langue internationale Esperanto, parlée déjà par des millions d'individus dispersés sur toute la surface du globe, et qui est appelée à rendre beaucoup plus faciles et plus fréquentes les relations entre les camarades de tous les pays.

Nous faisons également appel à tous les syndiqués pour qu'ils fassent apprendre l'Esperanto à leurs enfants.

La Fédération.

Communications

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. Les camarades du Foyer Populaire sont priés d'assister à la conférence de S. Faure qui aura lieu à la Belleville le jeudi 23 novembre sous les auspices de la Fédération Communiste. La conférence habituelle du Foyer Populaire.

Samedi 23, réunion des adhérents du Foyer Populaire.

Grande tournée E. Girault. — Contre trois fléaux : La guerre, l'alcool et les lois scélérates.

Les camarades, groupes et syndicats du premier itinéraire des Charentes sont priés de se mettre de suite en rapport avec E. Girault, Bezonnes (Sét-O.) pour l'organisation. Voici les localités où le camarade désire passer : Chartres, Saumur, Thouras, La Roche-sur-Yon, Luçon, Marans, Aligrefeuille, St-Sauveur-de-Nuaillé, Stonges, Niort, La Rochelle, Bécheret, La Falaise, Saintes, Cognac, Marennes, Saujon, Royan, Pons, Jonzac, Barbezieux, Angoulême, Coutras, Libourne et Bordeaux.

On peut organiser dans les localités intermédiaires.

Groupe des amis de la Bataille Syndicaliste du 19^e. — Tous les lecteurs et amis de la B. S. désireux de coopérer à sa diffusion sont invités à assister à la réunion qui aura lieu dimanche 26 novembre à 2 heures à l'apres-midi à la buvette de l'Egalité, 42, rue de Flandre. Un camarade de la B. S. sera présent à la réunion.

Fédération communiste révolutionnaire, Foyer communiste du XIX^e, dimanche 26 novembre à 2 heures de l'apres-midi (salle de l'Egalité), 42, rue de Flandre, causerie par le camarade Hinoux, de l'Union des gaziers, et d'un délégué de la F.C.R.

Gouquette avec le concours du groupe artistique (Solidarité), Franck-Cœur dans ses œuvres, Mme Claire, Mme Jeanne B. Coladon, Digo, Bouleau, Bussy, Ogier, etc.

Tournées de conférences. — Les camarades des groupes des localités suivantes ou placées sur le même itinéraire, désirent de profiter du passage des camarades Lorolut et Lanoff, pour organiser des conférences-concerts, sont priés de correspondre au plus tôt avec le camarade

Stéphane de Baeuf.

Les Syndicats révolutionnaires (V. Griffuelhes).

L'action directe (Pouget).

Les bases du syndicalisme (Pouget).

Les métiers qui tuent (L.-M. Bonnef).

Les prisons (Kropotkin).

Les prisons Russes (Vera Figner).

La doctrine des Egaux (Extrait des œuvres de Babeuf).

Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Griffuelhes).

L'Action directe (Pouget).

Les bases du syndicalisme (Pouget).

Les métiers qui tuent (L.-M. Bonnef).

Les prisons (Kropotkin).

Les prisons Russes (Vera Figner).

BROCHURES DE L. ET M. BONNEF :

Les Terrassiers, les Employés de magasin, les Boulangers, les Cheminots (2 vol.), les Pêcheurs bretons, les Pêcheurs, les Travailleurs du restaurant : chaque brochure.

La démocratie et les financiers (F. Delaiss).

Arguments anarchistes (Beaure).

La question sociale (S. Faure).

Les anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure).

Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave).

Le patriotisme par un bourgeois suivi des Déclarat., d'Emile Henry.

Le Congrès anarchiste d'Amsterdam.

Rapports au congrès antiparlementaire.

Les déclarations d'Etievant.

Le Communisme et les paresseux (Chapelier).

L'esprit de révolte (Kropotkin).

Les communistes anarchistes et la femme (Groupe des E. S. R. I.).

Le communisme et l'anarchisme (B. S. R. I.).

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat.

La chair à canon (Manuel Devaëdes).

Aux conscrits.

Le Militarisme (Ficher).

L'Antipatriotisme (Hervé).

Colonisation (Jean Grave).

Contre le brigandage marocain.

L'enfer militaire (Girard).

ANTIMILITARISME

Le syndicalisme révolutionnaire (Griffuelhes).

Pages d'histoire socialiste (Tcherkesoff).

La loi des salaires (J. Guesde).

Le droit à la paix (Lafargue).

Boycottage et sabotage.

Le Machinisme (Jean Grave).

Grève et sabotage (Fortuné Henry).

La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettart).

Mystification patriote et solidarité prolétarienne (Slackenberg).

Les maisons qui tuent (M. Petit).

Le salariat (Kropotkin).

Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave).

Le Syndicat (Pouget).

Les lois scélérates.

La grève générale (Aristide Briand).

Syndicalisme et Révolution (Docteur Pierrot).

Le parti du travail (Pouget).

Le remède socialiste (Hervé).

Le désordre social (Hervé).

Vers la Révolution (Hervé).

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandat ou billets de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur de la B. S. R. I., 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago..... 0 85 0 10

Aux jeunes gens (Kropotkin)..... 0 10 0 15

La morale anarchiste (Kropotkin)..... 0 10 0 15

Communisme et anarchie (Kropotkin)..... 0 10 0 15

L'Etat et son rôle historique (Kropotkin)..... 0 25 0 30

Entre Paysans (Malesta)..... 0 10 0 15

Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)..... 0 10 0 15

A la C. du libertaire (Lermine)..... 0 10 0 15

Un Anarchiste (Malesta)..... 0 15 0 20

Un Anarchiste (A. Girard)..... 0 05 0 10

Évolution et Révolution (E. Recus)..... 0 10 0 20

Arguments anarchistes (Beaure)..... 0 20 0 25

La question sociale (S. Faure)..... 0 10 0 15

Les anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure)..... 0 15 0 20

Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave)..... 0 10 0 15

Le patriotisme par un bourgeois suivi des Déclarat., d'Emile Henry..... 0 15 0 20

Le Congrès anarchiste d'Amsterdam..... 0 25 0 35

Rapports au congrès antiparlementaire..... 0 50 0 60

Les déclarations d'Etievant..... 0 10 0 15

Le Communisme et les paresseux (Chapelier)..... 0 10 0 15

L'esprit de révolte (Kropotkin)..... 0 10 0 15

Les communistes anarchistes et la femme (Groupe des E. S. R. I.)..... 0 10 0 15

Le communisme et l'anarchisme (B. S. R. I.)..... 0 10 0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat..... 0 10 0 15

La chair à canon (Manuel Devaëdes)..... 0 15 0 20

Aux conscrits..... 0 05 0 10

Le Militarisme (Ficher)..... 0 10 0 15

L'Antipatriotisme (Hervé)..... 0 10 0 15

Colonisation (Jean Grave)..... 0 10 0 15

Contre le brigandage marocain..... 0 15 0 20

L'enfer militaire (Girard)..... 0 10 0 20

ANTIMILITARISME

Le syndicalisme révolutionnaire (Griffuelhes)..... 0 10 0 15

Pages d'histoire socialiste (Tcherkesoff)..... 0 25 0 30

La loi scélérates..... 0 20 0 30

La grève générale (Aristide Briand)..... 0 05 0 15

Le syndicalisme et l'anarchisme (Docteur Pierrot)..... 0 10 0 15